



Dancourt, Florent Carton:

LES

VENDANGES

DE

SURESNE, COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale
& Royale.

M D CC LII.

6

ACTEURS.

M. THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, amant de Mariane.

M^e. DESMARTINS, tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, sœur de Clitandre.

M^e. DUBUISSON, cousine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son cousin.

LORANGE, ami de Madame Dubuiffon.

Vendangeurs & Vendangeufes.

La Scene est à Surêne.

LES



LES
VENDANGES
DE SURESNE,
COMEDIE.

SCÈNE PREMIERE.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.



H çà, mon pauvre Thibaut, aye un peu
Poeil à tout, mon enfant, & prend gar-
de qu'il ne se fasse aucun dégât dans
la maison.

THIBAUT.

Mais passangué, Monsieur, comment l'enten-
dez-vous, donc ? Vous n'avez qu'un arpent de
veigne à Surêne, pour tout potage ; & je crois,
dieu me pardonne, que la moitié de Paris vien-
dra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là, je
n'avons que faire d'aller au Pressoir, & j'aurons
nos futailles de reste.

A 2

M. THO-

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh, je ne dis plus rien. Je m'étonnois aussi que vous fîssiez les honneurs de votre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre, de votre naturel: mais baste, il n'est chère que de vilain, comme on dit; & quand vous vous y boutez une fois, tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier, Thibaut?

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur! bon, queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussiez, Monsieur, ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué tant pis; vous êtes donc bien incorrigible?

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La première étoit diableffe, parce qu'elle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'elle n'en avoit pas assez.

assez. Quelle espece de femme voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde, douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom, je crois bien que vous le voudriez : mais c'est un animal bien rare, qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait que qu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-là moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en fera, tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres Payfans des environs de Paris, je nous connoissons mieux en femmes que parsonne, j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bien trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras, & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entens bien, c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas ? Mais, s'il vous plaît, Monseu, en vous chargeant de

de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de sty de votre fille, elle est en âge d'être mariée ; & quand une poire est mûre, si on ne la cueille, elle tombe d'elle même, comme vous sçavez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, & le mari que je lui destine devrait être ici, je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît ? S'il n'est pas à sa fantaisie, elle en prendra queuque autre avec stila ; & s'ils se trouvent deux maris pour un, hem, ça fera du grabege.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Elle est une fille bien élevée, mais elle est une fille ; & j'ai queuque opignon qu'elle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. THOMASSEAU.

Hé, qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh, je fis un futé compere, voyez-vous. Il vient roder ici depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THI.

T H I B A U T.

Hé pargué oüi, c'est d'alle ou de moi qu'il est amoureux.

M. T H O M A S S E A U.

Comment, amoureux de toi ?

T H I B A U T.

Drès qu'il me voit, il ne sçait sur quel pied danser, il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de révérences qu'à alle-même.

M. T H O M A S S E A U.

Tu ne sçais ce que du dis, du perds l'esprit.

T H I B A U T.

Je ne pars point l'esprit : acoutez, comme je fis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance : car pour avec Mademoiselle Mariane, la connoissance est déjà faite.

M. T H O M A S S E A U.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

T H I B A U T.

Oh palsanguenne oüi, ils l'avont commencée drès Paris, je gage, & ils continuont ici par-dessus les murailles.

M. T H O M A S S E A U.

Par-dessus les murailles ?

T H I B A U T.

Il est toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle, au bout du jardin.

M. T H O M A S S E A U.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la pallissade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian, alle s'accotte sur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jafont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il soit possible, car je les ai vüs.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que sifait.

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué, de jolies choses ! Allez, allez, ils avont la langue bian penduë. Et si par aventure le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté : enfin, que sçait-on, la poire est mûre, & les enfans de Paris aimons bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis ttop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, & sçavoir d'elle.

THIBAUT.

Bon, est-ce que vous croyez les filles assez fortes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez-

laissez-moi tout doucement ly tirer les vars du nez, je la ferai bian donner dans le panniau, & je vous dirai tout, ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse; je vais, en me promenant, au-devant d'elle jusq'au bois de Boulogne. Toi, va faire un tour aux vignes, & vois si nos Vendangeurs.

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monsieur, & laissez-moi faire seul. Je ne sçai ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que Monsieur Thomasseau: Oh, pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne sis pourtant qu'un payfan: mais il y a vingt-ans que je le fers, & que je me moque de ly, & il ne m'en feroit morgué pas accroire seulement un quart d'heure.

SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours?

THIBAUT.

Voilà notre amouteux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fournirons

point les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane?

T H I B A U T.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, & notre connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

C L I T A N D R E.

Si le Jardinier, encore, étoit d'humeur un peu traitable; mais c'est un maroufle.

T H I B A U T.

Il parle de moi.

C L I T A N D R E.

Le voilà, lui-même.

T H I B A U T.

Il m'apperçoit.

C L I T A N D R E.

L'aborderai-je?

T H I B A U T.

O, s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

C L I T A N D R E.

Je suis votre serviteur, Monsieur le Jardinier.

T H I B A U T.

Je vous baise les mains, Monsieur de la petite ruelle.

C L I T A N D R E.

Je suis découvert, tout est perdu.

T H I B A U T.

Comment vous en va. N'êtes-vous point enrhumé? Le vent de bize a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rien ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLI.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bize m'incommoderoit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens votre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous devois la vie.

THIBAUT.

Oüi da : d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCENE III.

CLITANDRE, MARIANE,
THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument.....

THIBAUT.

Ah, vous vela ! je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi ! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici ? Si l'on vous voit dans le village.....

CLI-

CLITANDRE.

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde.....

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoitra pas à la meine ceux qui auront passé la nuit au clair de la Leune.

MARIANE.

Ah, Thibaut!

THIBAUT.

Je sçavons de vos fredaines, comé vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de menagement, je ne sçavois pas que votre indiscretion.....

CLITANDRE.

Je nai point parlé, belle Mariane.....

THIBAUT.

O parguenne, il ne m'a rien dit, mais j'ai vû, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher les moyens de vous voir plus souvent?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il aime ses commodités, voyez-vous, & il n'a pas tort: il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maison, que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MA-

M A R I A N E.

Oüi, mais n'avions-nous pas resolu que vous iriez passer les jours à Paris ?

C L I T A N D R E.

C'est l'amour qui me retient ici.

M A R I A N E.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être discret ?

C L I T A N D R E.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous assure.

T H I B A U T.

Oh, il ne sonnera mot, il est bon homme ; mais pour ce qui est de moi, je fis diablement babillard, je vous en avartis.

M A R I A N E.

N'étions-nous pas demeurez d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre ?

C L I T A N D R E.

Je craignois votre timidité, je vous l'avoué, je songeois à vous prevenir.

M A R I A N E.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

C L I T A N D R E.

Oüi.

M A R I A N E.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre ?

C L I T A N D R E.

Vous avez raison.

MA-

M A R I A N E.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

C L I T A N D R E.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

T H I B A U T.

Oüi, mais morgué de quoi est-ce que je sis convenu, moi ?

M A R I A N E.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

T H I B A U T.

Non, passangué, je n'en ferai rian.

C L I T A N D R E.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

T H I B A U T.

J'entens bian : mais je sis plus mal aisé à gouverner que le maître du Bac, je vous en avertis.

M A R I A N E.

Tiens, voilà un montre d'or que je te donne.

T H I B A U T.

Oh non, tâtigué, je ne veux rian de vous.

M A R I A N E.

Comment donc ?

T H I B A U T.

Quand il y a queuque frais à faire en amour, il faut que ce soit le Monsieur qui paye à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les régles.

C L I T A N D R E.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Thiens, voilà une bourse, il y a dedans vingt pistoles,

foles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & y prendre tout ce que tu voudras.

T H I B A U T.

Oh, Monsieur.

C L I T A N D R E.

Comment ?

T H I B A U T.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

C L I T A N D R E.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

M A R I A N E.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

T H I B A U T.

Nous vela donc d'accord à présent, je serons trois têtes dans le même bonnet; acoûtez, vous n'avez pas mal fait d'y fourer la mienne.

M A R I A N E.

Nous pouvons compter sur ton zele, & sur ta discrétion ?

T H I B A U T.

Oh pour cela oüi, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rien : vela votre pere qui va se remarier par exemple, il vian de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé ?

M A R I A N E.

Mon pere va se remarier !

T H I B A U T.

Que cela ne vous chagrine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

CLI-

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là ?

THIBAUT.

Eargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre pere vous fit épouser un homme que vous n'avez jamais vû, qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis, le Bailly de Gisors ; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut ?

THIBAUT.

Il faudroit pour bien faire, que vous épousissiez stici, & que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANE.

Oüi justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen ?

THI-

T H I B A U T. 2

Oh pour ça non, je n'y entens goutte: mais attendez... Hé ouï... justement vela votre affaire.

M A R I A N E.

Quoi?

T H I B A U T.

Oh palsangué vous êtes plus heureux que sages; j'ai une couseine dans le village, qui sera bien notre fait.

C L I T A N D R E.

Comment?

T H I B A U T.

C'est une grosse Madame, au moins, & ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait, tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion? alle n'y charche point tant de façons, auffi alle a la presse.

M A R I A N E.

Il extravague avec sa cousine.

T H I B A U T.

Non morgué, je n'extravase point: rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine, & mettre les fers au feu, ne vout boutez bas en peine.

M A R I A N E.

N'épargnez rien, Clitandre pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.

B

SCE.

SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.
T Atigué, vela un friand morceau.

CLITANDRE
 Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.
 Allons, venez. Hé pargué la vela, c'est queu-que bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issué.

SCENE V.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE,

THIBAUT.

CLITANDRE.
C Comment ! & c'est Madame Dubuiffon, je pense ?

THIBAUT.
 Oüi justement, c'est son nom de Paris que stila : & la grosse Cato, c'est son nom de village.

Me. DUBUISSON.
 Je ne me trompe point, c'est Clitandre ?

CLITANDRE.
 Ma chere Dubuiffon, que je t'embrasse.

THIBAUT.
 Cette cousine-là cannoît tout le monde.

Me. DUBUISSON.
 Bon-jour, confin.

THI-

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce pays-ci, ma chere enfant!

Me. DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'aillions vous chercher pour ça, je vous l'amenois, & je ne sçavois pas que vous fussiez si bons amis.

Me. DUBUISSON.

Hé vraiment, c'est le neveu de Madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce Printemps chez vous?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printemps chez toi?

Me. DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

THIBAUT.

Bon, palsangué du lait, vous vous gaussez de nous: alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monsieur appartiont de Versailles. A la vérité drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle se portoit bian! Oh je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Me. DUBUISSON.

C'est un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle, Madame Dubuiffon, ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bien dit, je ne sommes pas ici pour ça, j'y sommes pour notre compte.

Me. DUBUISSON.

Ce ne sont pas les Vendanges qui vous attirent à Surêne, c'est l'amour qui vous y amène apparemment ?

CLITANDRE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiffon, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Me. DUBUISSON.

N'est-ce point à Mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez ?

THIBAUT.

Ca n'est pas malaisié à deviner, puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

Me. DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle ; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux ?

Me. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même, il en a parole de son pere.

CLI-

CLITANDRE.

C'est l'homme en question, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bien, il faut que ce soit ly-même.

CLITANDRE.

Ah, ma chere Dubuiffon, je suis perdu, si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

M^e. DUBUISSON.

Que faire pour cela ? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, & je ne connois point ce nigaut-là ; c'est un Provincial que la maîtresse des Coches m'a adressé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere, il ne l'a jamais vû, non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

M^e. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui Monsieur Thomasseau, & le renvoyer à Gisors avec les écriviers ?

THIBAUT.

Morgué que ça est bien pensé.

M^e. DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre l'Olive, n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, & je n'ai personne.

Me. DUBUISSON.

Mort de ma vie, nous aurions bon besoin de lui, c'est un joli homme, & notre Provincial entre ses mains auroit été bien régale.

THIBAUT.

Bon, morgué faut-il tant de façons? Vous dites que c'est un nigaut, n'est-ce pas? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillatds qui ne demandout qu'à se divattir : ils avont des Musiciens, des Menétriers, ce sont de bons enfans qui avont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benais-là, ils le feront desarter, sur ma parole.

Me. DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé : mais cela ne suffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toujours leux en parler, tout coup vaille : si cela vous duit, je les mettrons en besogne. Et venez-vous y en, Monsieur, vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre, tu n'as qu'à attendre.

SCENE VI.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

OH ça, ma chere Dubuiffon, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde de-

depuis quelque temps que par un excès de savoir faire ; les affaires de ma famille sont terriblement derangées, ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane, elle est riche, l'affaire est sérieuse, il ne faut pas la manquer, tu seras contente.

Me. DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du temps.

Me. DUBUISSON.

Si nous avons quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrais bien. Oh par ma foi vous êtes né coëffé, en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.

SCENE VII.

CLITANDRE, Me. DUBUISSON,
LORANGE.

CLITANDRE.

HÉ, comment ! c'est Monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris !

LORANGE.

Hé, serviteur, Monsieur Clitandre : Hé, comment vous en va ?

Me. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.
C'est un de mes intimes. Hé, que diantre viens-tu faire ici?

LORANGE.
Voulez-vous que je vous parle franchement? Je ne le dirois pas à d'autres, mais à ma com-
mere & à vous...

Me. DUBUISSON.
Il amène quelque petite Grifette en Vendange à Surène, je gage.

LORANGE.
Non, par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.
Emplette de bon vin de Champagne à Surène!

LORANGE.
Où! parbleu, nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce pays-ci & nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Etampes.

Me. DUBUISSON.
Mon comere Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.
Tu es un éfronté maroufle!

LORANGE.
Oh! ne vous fâchez point, Vous ne bûvez point de ces bons vins-là, vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux, & qui s'y connoissent le moins. A de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui
pren-

prennent crédit, à des Abbés qui font porter des
souters en ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce
petit homme-là...

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet ap-
prentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit
chez toi, & qui donne à présent des audiences
dans l'amphithéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

Me. DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que
Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui
c'est.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inutile,
qui a l'air si déterminé ? qui attend que la paix
soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise. La
 peste ! il soupe quelquefois chez la veuve d'un
Partisan qui a arrêté ses parties.

Me. DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'a-
ventures, vous vous acquitterez de la même ma-
nière de huit cens francs que vous me re devez.

CLITANDRE.

Moi ? je ne t'en payerai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surêne.

M^e. DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, ce seroit conscience.

M^e. DUBUISSON.

Qu'il vous aide à faire réüssir votre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, de tout mon cœur : De quoi s'agit-il ?

M^e. DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche & jolie, & d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

M^e. DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut ; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

SCE-

SCENE VIII.

*Me. DUBUISSON, VIVIEN,
BASTIEN.*

VIVIEN.

Alions, Bastien, ne me quittez pas, & marchez bien derriere moi, vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga, votre laquais, Monsieur Vivien, je fis votre cousin, ne vous en déplaîse, & quoique je sois rouge vêtu.....

VIVIEN.

Oïï, vous êtes mon cousin à Gisors, mais à Paris & chez le beau-pere, pous serez mon laquais, entendez-vous ?

BASTIEN.

Oïï, mon cousin.

VIVIEN.

Oïï, mon cousin ! Il faut dire : oïï, Monsieur ; ce benais-là !

BASTIEN.

Hé bien, oïï, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront, il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez, & ne sortez point que je ne sois revenu.

BA.

BASTIEN.

Non, non, je m'en vais tant seulement panser nos cauales, & je les menerai boire, mon cousin Vivien.

SCENE IX.

*Me. BUBUISSON, VIVIEN.*M^e. DUBUISSON.

VRaiment, Monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné, & qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah ! bon-jour, Madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

M^e. DUBUISSON.

Cela est bien loüable, d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh ! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un batard, qui étoit le fils d'une batarde de notre famille.

M^e. DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

VIVIEN.

Vous voyez-bien, qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

M^e. DUBUISSON.

Je vous en félicite.

V I V I E N.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça, que mon pere m'envoye à Paris, & qu'il me marie de si bone heure; car je n'ai encore que trente-huit-ans, afin que vous le sçachiez.

Me. D U B U I S S O N.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

V I V I E N.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardiere, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

Me. D U B U I S S O N.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

V I V I E N.

C'est une des bonnes de la Province, voyez-vous, nous avons eu tout de suite quatre Bailifs de Gisors, & autant de Médecins, tous de pere en fils: cela est beau, Madame?

Me. D U B U I S S O N.

Comment, beau! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau fera bien-heureux, d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

V I V I E N.

Sa fille est-elle jolie, Madame? j'aime les jolies filles.

Me. D U B U I S S O N.

Vous en jugerez par vous même.

V I V I E N.

Elle est sage, au moins? Car à Paris, on dit que les filles sont diablement égrillardes.

M^e. D U B U I S S O N.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

S C E N E X.

M^e. D U B U I S S O N, V I V I E N,
L O R A N G E en naine.

B O N - j o u r, M a d a m e D u b n i s s o n.

V I V I E N.

Voilà une figure assez drôle.

M^e. D U B U I S S O N *à part*.

C'est Lorange, je pense.

L O R A N G E.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, Madame Dubuiffon. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir, cet animal là? Voilà un plaisant sot! Oh! Que je m'en vais lui apprendre à vivre!

M^e. D U B U I S S O N.

Allons, Monsieur, voilà votre maîtresse; saluez-là donc.

V I V I E N.

Comment, Madame!

M^e. D U B U I S S O N.

C'est Mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VI-

V I V I E N.

Quoi, ce l'est là?

M^e. D U B U I S S O N.

Elle-même; abordez-là donc?

V I V I E N.

Vous vous moquez de moi.

L O R A N G E.

Qui est cet original-là, Madame Dubuiffon?

M^e. D U B U I S S O N.

C'est votre petit mari de Gisors, Monsieur Vivien de la Chaponnardiere, que je vous présente.

L O R A N G E.

Ah, le plaisant visage! Il faut donc que j'épouse ce gobin-là? Quel animal! Quel brutal! A-t'il une langue? Sçait-il parler, ce pauvre benais?

V I V I E N.

Elle est folle, Madame? Comme elle me traite!

M^e. D U B U I S S O N.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez; & c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

L O R A N G E.

Hé bien, me fera-t'il honnêteté? Me fera-t'il compliment? C'est une buche, je pense, je ne veux point d'un mari comme celui là; il ne remuë non plus qu'une souche.

M^e. D U B U I S S O N.

Elle a raison; démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VI.

V I V I E N.

Que voulez-vous que je lui dise? à deux de jeu; si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, Mademoiselle Thomasseau. Hola, hé, Bastien, brides nos bêtes.

L O R A N G E.

Non, Monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant; votre mine le réjouira, car elle est fort drôle.

V I V I E N.

Parbleu, la vôtre est plus ridicule que la mienne; je n'ai ni furot, ni malandre.

L O R A N G E.

Vous êtes un peu tortu-bossu: mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

V I V I E N.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit, avant que de parler des autres.

L O R A N G E.

Que je me redresse, moi? moi? que je me redresse! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuiffon? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

M^e. D U B U I S S O N.

Hé, Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

L O R A N G E.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

VI.

VIV I E N.

Oh, par ma foi, je lui permets de m'assommer si cela arrive.

S C E N E X I.

*Me. DUBUISSON, VIVIEN,
LORANGE, THIBAUT,* boiteux
avec un manteau noir,
& une emplâtre sur l'œil.

L O R A N G E.

AH! Vous voilà, papa Thomasseau, venez-vous-en un peu morigéner votre gendre, il perd le respect, je vous en avertis.

T H I B A U T.

On vient de me dire qu'il est arrivé, & il m'est avis qu'il devoit être cheux nous.

L O R A N G E.

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre; ses grossieretés me font quitter la place. Votre servante, Madame Dubuiffon, jusqn'au revoir, Monsieur de la Chaponnardiere.

T H I B A U T.

Alle est un peu mièvre, parce qu'alle est jeune: mais en grandissant, ça changera. Votre valet, notre gendre.

V I V I E N.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi, Madame, c'est là Monsieur Thomasseau? ce l'est là?

C

Me. DU.

Me. DUBUISSON.

Oüi, lui-même, votre beau-pere.

VIVIE N.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Hé bian, qu'est-ce, à qui an a-vous donc ?
Comment se porte le bon-homme de pere ? est-
il toujours auffi libartin, auffi yvrogne que de
cousteume ?

VIVIE N.

Mon pere, yvrogne ?

THIBAUT.

Vous ly ressemblez comme deux goûtes, d'iau,
& n'an dit que vous ne valez par mieux que ly.
Mais ma fille est une diableffe qui vous rangera,
ne vous boutez pas en peine.

VIVIE N.

Je n'y comprend rien, c'est une espede de
Payfan, que le beau-pere.

Me. DUBUISSON.

Oh, dame, la maison de Thomasseau n'est pas
si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIE N.

Oüais.

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir
fait le voyage.

VIVIE N.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere
a conclu mon mariage assurément, il y a quel-
qu'autre Thomasseau, Madame.

Me. DU-

Me. DUBUISSON *à part.*

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau, en ligne directe, sont de Surène, je n'en connois point d'autres.

SCENE XII.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE
en breteur, THIBAUT, VIVIEN,
LORANGE encore en naine.

LORANGE.

Voilà mon cousin l'Officier que j'amene voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien-fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle !
Serveur, cousin.

VIVIEN.

Cousin... Je vous baise les mains, Monsieur Est-ce encore là un Thomasseau, Madame ?

Me. DUBUISSON.

Comment ! C'est le Chevalier Thomasseau, ce fameux, ce brave, Officier aux Gardes de son métier ? Anspessade de la Colonelle, qui tue régulièrement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines !

C 2

Me. DU-

Me. DUBÜISSON.

Où, tout au moins, cela va bien là, l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde ! Où mon pere m'a-t'il envoyé ?
La vilaine famille ?

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enivre le
cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Où, dà, il faut bien commencer par quelque
chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu, cousin, allons boire en-
semble.

VIVIEN.

Monseigneur, je vous remercie : mais...

CLITANDRE.

Oh, par lafambleu, vous viendrez, car j'y ai
regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monseigneur.

CLITANDRE.

Mais, vous fumez quelquefois, du moins ?

VIVIEN.

Oh, point du tout, je vous assure.

CLITANDRE.

Maugrébleu, voilà un sot animal de cousin,
il ne sçait rien faire.

LO.

L O R A N G E.

C'est un nigaut, qui est frais émoulu de la Province, mais vous me le dégourdirez, cousin.

C L I T A N D R E.

Ah, ah ! palfambleu, je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire si-tot la nôce, mon oncle ?

T H I B A U T.

Non palfangué, rian ne presse.

C L I T A N D R E.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre Régiment : ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

V I V I E N.

Trois ou quatre campagnes, moi ! ma chere Madame.

M^e. D U B U I S S O N.

Voilà comme le Chevalier Thomasseau fait des recrues.

C L I T A N D R E.

Allons : Hé, marchez à moi, cousin.

V I V I E N.

Au secours ! A moi, Bastien, miséricorde !

C L I T A N D R E.

Comment ? balsambleu, vous faites rebellion.

V I V I E N.

Ma chere Madame, revanchez-moi.

M^e. D U B U I S S O N.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez pas en colere ; il n'a encore tué personne, & voilà bien-tôt la fin de la semaine.

V I V I E N.

A ! le maudit pays, le maudit pays !

L O R A N G E.

Donnez-moi la main, mon petit mari, ne vous faites point tirer l'oreille.

Me. DUBUISSON à *Clitandre*,

Voilà Monsieur Thomasseau, tout est perdu.

C L I T A N D R E.

Ma tante & ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

Me. DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous en : qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.

S C E N E XIII.

Me. DUBUISSON, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE,
M. THOMASSEAU.

Me. DESMARTINS.

HE' ! Te voilà, Madame Dubuiffon, j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

Me. DUBUISSON.

Apparemment, Madame, M. Thomasseau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me. DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuiffon. J'ai passé tout le Printemps chez toi, je viens passer chez Monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma nièce.

nièce, & en équipage de Vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

M^e. DESMARTINS.

Il faut avoüer que Monsieur Thomasseau est la Politesse & la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah! Madame.

M^e. DUBUISSON.

Il a assez vécu pour sçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre nièce?

M^e. DESMARTINS.

Oüi, ma chere. Allons, ma nièce, saluez Madame Dubuiffon, c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGELIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

M. THOMASSEAU.

N'est-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuiffon?

M^e. DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai? Oh ça, Mesdames, voilà la

maison de votre petit serviteur, nous y ferons plus commodément qu'ici.

ANGELIQUE.

Je mens d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

Me. DESMARTINS.

Nous nous verrons, Madame Dubuiffon.

Me. DUBUISSON.

Votre servante, Madame.

M. THOMASSEAU.

Attens-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à te dire.

SCENE XIV.

Me. BUBUISSON seule.

LE pauvre Monsieur Thomasseau est en assez bonne main. Madame Desmartins, & sa petite nièce le meneront loin s'il veut les suivre: elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci: mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déjà le bon-homme, quelle confiance me veut-il faire?

SCE-

SCENE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME
DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

Où çà, ma chere voisine, tu connois les Dames qui sont chez moi ?

Me. DUBUISSON.

Oùi, Monsieur. Madame Desmartins c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait, l'humeur enjouée, les manieres engagées. Je ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-là : mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai ?
Et la petite nièce, qu'en dis-tu ?

Me. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oùi parler mille fois à sa tante. C'est un petit modele de perfection, c'est la sagesse en miniature, une fille élevée comme une Princesse, un cœur de Reine. Elle possède elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuiffon, de m'en parler de cette manière.

Me. DUBUISSON.

Comment donc, Monsieur, quel intérêt prenez-vous.

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la nôce, Madame Dubuiffon.

Me. DUBUISSON.

Quoy, vous époufez la petite nièce?

M. THOMASSEAU.

Oüi, mon enfant, ne fuis-je pas bien heureux?

Me. DUBUISSON.

Ah! que ce parti-là vous convient bien, Monsieur! & que vous allez passer agréablement le reste de vos jours!

M. THOMASSEAU.

Je t'en répons. Je me défais de ma fille, & je l'envoye dans le fonds de la Province.

Me. DUBUISSON.

Quelle conduite!

SCENE XVI.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU,
VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Théâtre.*

AL'aide! au secours! à la force!

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce là?

Me. DU-

Me. DUBUISSON à part.

Ah ! Monsieur de la Chaponnardiere est échappé ; nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé, par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi.

M. THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

VIVIEN.

Ah ! je n'en puis plus.

Me. DUBUISSON à part.

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.

SCENE XVII.

M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

Que vous a-t-on fait ? Qui êtes-vous, Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie ?

VIVIEN.

Oùj, Monsieur, & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur

fieur

ſieur Thomaffeau, qui eſt le plus grand coquin le plus grand maraud. . . .

M. THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur, prenez garde à ce que vous dites.

VIVIE N.

C'eſt la vérité, Monsieur, il a une fille qui eſt la créature la plus maufade, & la plus effrontée. . . .

M. THOMASSEAU.

Monsieur. . . .

VIVIE N.

Et un coquin de couſin qui eſt un homme à pendre ; c'eſt bien la plus déteſtable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un insolent, de parler de gens d'honneur comme vous faites, & je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le ſçachiez.

VIVIE N.

Que le peſte m'étouffe, ſi je ne vous diſ vrai. Vous ne connoiſſez point ces gens-là, Monsieur, ſi vous les aviez vûs ſeulement.

M. THOMASSEAU.

Et ſçavez-vous bien que je ſuis Monsieur Thomaffeau, moi qui vous parle ?

VIVIE N.

Non, non, Monsieur, ce n'eſt pas vous, je viens

viens de le quitter; il est aux trois Rois avec sa fille & des foldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIE N.

Tenez, il est borgne & boiteux, Monsieur Thomasseau; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

VIVIE N.

Et sa fille a le visage de travers, elle est bossuë, naine & boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une pièce qu'on m'a voulu faire.

VIVIE N.

Vous avez l'air d'un honnête homme, Monsieur, je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oüi je vous l'accorde, c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIE N.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monsieur, je suis sans malice.

M. THO-

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh ça, c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, Monsieur Vivien de la Chaponnardière.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune & belle, & n'est ni naine ni bouffuë.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon père.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son feing & son écriture.

S C E N E XVIII.

*Me. DUBUISSON, CLITANDRE,
M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

Me. DUBUISSON à *Clitandre*.

Cela est comme je vous le dis, entrez dans le logis, votre tante & votre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru....

Me. DUBUISSON.

Il ne le fera pas, je vous en répons : le voilà encore avec Monsieur Thomasseau ; entrez, vous dis-je, & nous laissez faire.

SCE-

SCENE XIX.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Me. DUBUISSON.

HE' bien, avez-vous scû ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit ?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Me. DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant... Ecoutez, je crois que vous êtes une friponne, Madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre ?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

Me. DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.

SCE-

SCENE XX.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

AH! vous vela, Monsieur, n'avez-vous point vû par hazard une Madame de Paris qui vous charche?

M. THOMASSEAU.

Une Dame de Paris! que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire quenque chose, qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous sçaurons ce que c'est.

THIBAUT *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah.

VIVIEN *en se retournant pour voir dequoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense?

THIBAUT.

Tâtigue, que vela un drôle de corps! ah, ah, ah, ah.

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah, comme il se gausse, cousine.

Me. DU-

Me. DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi, c'est-là ce mari qu'ous avez fait venir
expres pour Mademoiselle Mariane ?

M. THOMASSEAU.

Oùi, lui-même, qu'en veux tu dire ?

THIBAUT.

Morgué, votre fille choisit mieux que vous,
je me donne au diable, le gars de la petite
ruelle vaut trente maris comme stila ; je vous
l'avois bian dit qu'ils se trouveriont deux. Je
m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-
même.

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuiffon, vous avez un cousin qui
devient bien insolent, je le mettrai dehors si ce-
la continue.

SCENE XXI.

M. THOMASSEAU, VIVIEN,
Me. DUBUISSON.

VIVIEN.

Tenez, beau-pere, j'ai dans la pensée que ce
payfan-là est le Thomasseau de tantôt, hors
qu'il n'est plus borgne.

M. THOMASSEAU.

Lui ! point du tout, c'est mon Jardinier.

D

SCE-

SCENE XXII.

Me. DUBUISSON, M. THOMAS-
SEAU, VIVIEN, THIBAUT,
LORANGE.

THIBAUT.

PArgué, je reviens sur mes pas, & je m'en re-
torne de même; vela cette Madame de Paris
qui vous demande.

LORANGE *en Demoiselle.*

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur, Madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'est pas mal faite.

Me. DUBUISSON.

Hé, comment, c'est Mademoiselle Dubazard,
si je ne me trompe?

LORANGE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiffon, c'est moi-
même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là, ma voisine?

Me. DUBUISSON.

Vraiment oüi, c'est une de nos amies, une
fort honnête fille, qui postule pour chanter gra-
tis à l'Opera, afin de se faire connoître. Hé,
qui vous amene en ce pays-ci, Mademoiselle?

LO

L O R A N G E.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en Vendanges; & comme j'ai scû par occasion que Monsieur Vivien de la Chaponnardiere y étoit pour épouser la fille de Monsieur, j'ai crû ne pouvoir me dispenser de venir mettre empêchement à ce mariage.

V I V I E N.

Mettre empêchement à mon mariage! & de quel droit, Madame?

L O R A N G E.

Comment de quel droit, petit perfide?

M. T H O M A S S E A U.

Que veut dire ceci, mon gendre?

V I V I E N.

Le diable m'emporte si j'en sçai rien, je ne connois point cette créature-là.

L O R A N G E.

Tu ne me connois point, traître? je te dévilerai si on me laisse faire.

Me. D U B U I S S O N.

Hé, ne vous emportez pas de la sorte.

L O R A N G E.

Tu ne me connois pas? n'est-ce pas toi qui m'a mise dans mes meubles?

V I V I E N.

Moi?

M. T H O M A S S E A U.

Mon gendre?

L O R A N G E.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme beaume dans tout le quartier du Palais Royal.

M^e. D U B U I S S O N.

Je vous le disois bien, elle a toujours passé pour une fille fort sage.

L O R A N G E.

Si vous sçaviez, Monsieur, comme il m'a at-
trapée.

M. T H O M A B S E A U.

Cela ne vaut rien, mon gendre, voilà de mau-
vaises manieres.

V I V I E N.

Je vous proteste, Monsieur Thomasseau.

L O R A N G E.

Tenez, Monsieur, il venoit quelque fois chez
une honnête Marquise qui donne à jouër; il me
vit, je lui plûs; je le vis, il me plût.

M^e. D U B U I S S O N.

Il vous proposa quelques parties de plaisir?

L O R A N G E.

Vraiment nous soupâmes ensemble dès le soir
même, il me fit boire tant de ratafia, & tant
manger de truffes. Oh pour cela l'argent ne
côte rien, il fait bien les choses.

M^e. D U B U I S S O N.

Cet homme-là est d'une grande dépense, au
moins,

M. THO-

M. THOMASSEAU.

Oüi, cela n'accommode point un ménage.

Me. DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alle
vous rendre visite?

LORANGE.

Oüi, Madame, & deux jours après il m'enà
voya une tapifferie de brocatelle, un petit lit de
damas feüille-morte, avec la petite oye.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela est violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vû cette coquin-là, si je sçai ce
que c'est que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh, tu as beau nier, il faut que tu m'époufes,
ou que tu fois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouferai, moi?

LORANGE.

Oüi, par la ventrebleu tu m'épouferas.

Me. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoi-
selle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah, je veux que cinq cens diables me tordent
le cou, Madame, si....

VIVIEN.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte, de faire des présens à des filles qui jurent comme cela.

SCENE XXIII.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

Tenez, Monsieur, vela le mari que votre fille a fait venir de Paris, & vela sti que vous avez fait venir de campagne. Elle veut stici, & ne veut point sti là, est ce qu'elle a tort ? Regardez-les bian, queux comparaïson !

SCENE DERNIERE.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT, VIVIEN, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE.

THIBAUT.

Approchez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos
gé-

généoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer. . . .

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille, l'affaire est conclue dans ma tête.

MARIANE.

Ah, mon pere?

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déjà rompu avec Monsieur, c'est une affaire faite, je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, Monsieur Thomasseau. . .

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini, vous dis-je, j'écrirai à votre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flatter, Monsieur. . . .

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, Monsieur, il faut sçavoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas mal-aisé de vous en instruire, & voilà ma tante & ma sœur. . . .

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne?

Me. DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser

ma nièce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, & nous ferons bien-tôt d'accord.

VIVIEN.

Hé, qu'est-ce donc, me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi?

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur; jeune & nigaut comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bone fortune.

On entend un bruit de Haus-bois & de Musettes.

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-celà?

Me. DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a préparé pour Monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc?

Me. DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epee de bois, si vous voulez je ferai le festin des deux mariages.

M. THO-

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhazard est un Cabaretier ?

LORANGE.

Fort à votre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, qu'on me fai-
soit piéce.

LORANGE.

Sans rancune, Monsieur Vivien, nous vous
avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous
rendre un mauvais office. Allons, gai, Messieurs
de la simphonie, honneur à Monsieur Vi-
vien, & à nos Vendanges.





DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses,
précédés de quelques Hautbois & d'une
Mufette, entrent en dansant.

PREMIER VENDANGEUR.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux,
Favons des Vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles,
Nargue du vin vieux.
Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE COEUR répète.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte & Forelle
En avons dans l'aîle
Avec leur vin vieux.

Amis

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE COEUR répète.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Tous les Acteurs & Actrices de la Comedie
& du Divertissement font la révérence à
Monsieur Vivien, en répétant,

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, & qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

LE CHOEUR repete.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Deux

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuses
dansent une Entrée grottesque.

SECOND VENDANGEUR.

*Morgué, morgué, point de mélancolie,
Fons bon vin & femme jolie,
N'est-ce pas pour vivre contents?
Tout ce qui peut me chagriner l'ame,
Fons du vin nouveau tous les ans:
Mais j'ons toujours la même femme.*

Entrée d'un Sabotier, seul.

Me. DESMARTINS vêtuë en Vendangeuse,
chante,

*Amans, qui venez en vendange,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au Dieu du vin vous fassiez votre cour.
Dans une heureuse intelligence
Ces Dieux se servent tour à tour,
L'Amour aide à Bacchus, & par reconnoissance,
Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.*

Un Paysan danse une Entrée comique avec
Angelique qui est vêtuë en Vendangeuse.

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles Vendangeuses,

Quoi-

*Quoiqu'ordonne le Dieu du Vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin.
Mais aux Vendanges de Surène,
Avec les jeux & les Ris,
Le Dieu des Amour amene
Des grappleuses de Paris.*

Un grand benais de Paysan danse seul d'une maniere niaise : quand il a fini, Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre, au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement repetent en chantant.

PREMIER VENDANGEUR.

*Profitez bien, jeunes fillettes,
Des momens faits pour les amours ;
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

M^e. DESMARTINS.

*Cachez bien les faveurs secrettes,
Amans, dont vous êtes comblez :
Si-tôt que vous les revelez,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

SECOND VENDANGEUR.

*Il faut sçavoir en amourettes
Se saisir des tendres momens :
Pour les trop timides Amans,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

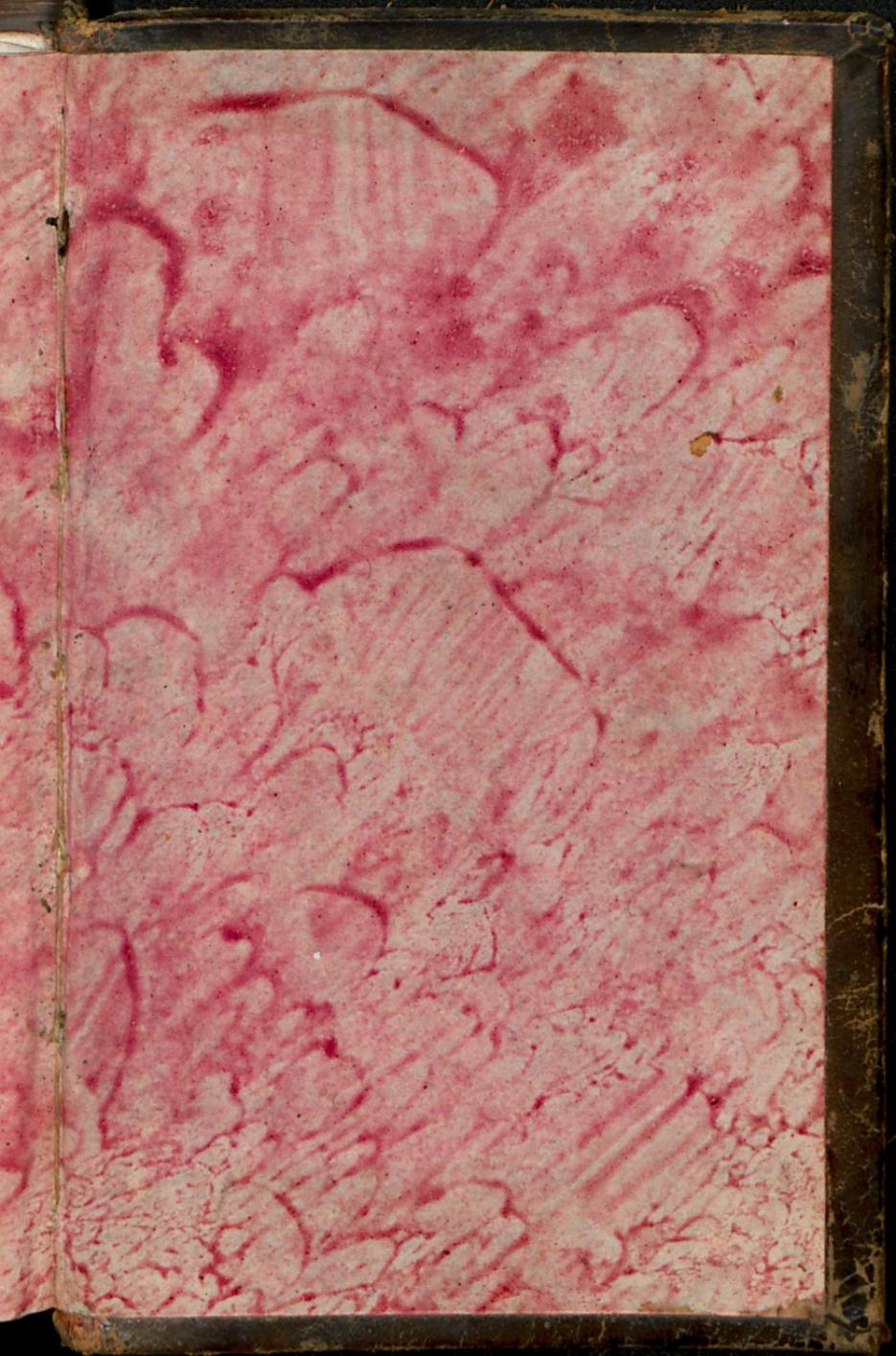
PREMIER VENDANGEUR.

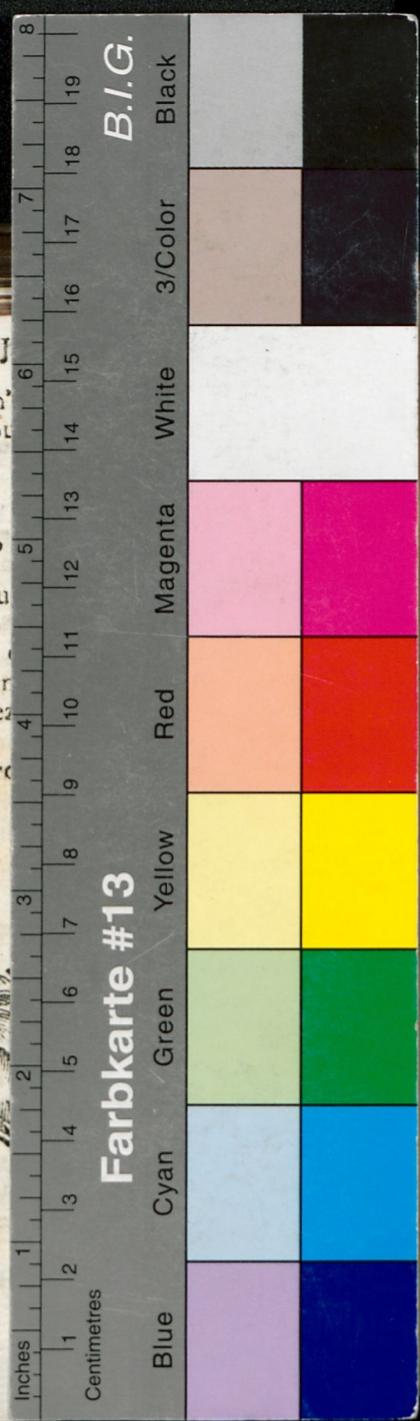
*Faites bien vos marchés, Grifettes,
Avant qu'aimer les grands Seigneurs ;
Si-tôt qu'ils ont eu vos faveurs,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

Tous les Acteurs & Actrices rentrent e
dansant & en chantant ; & Madame De
martins qui demeure seule sur le Théâtre
adresse à l'Assemblée ce dernier couplet

*Désirez-vous de ces coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus ;
Si-tôt que vous n'en aurez plus,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

F I N.





B.I.G.

Farbkarte #13

Dancourt, Florent Carton:

LES
VENDANGES
 DE
SURESNE,
COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,
 chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
 de la Cour de sa Majesté Imperiale
 & Royale.

M D CC LII.

6

